

**Inventaire préliminaire du patrimoine industriel sarthois : synthèse scientifique des résultats.
(Conseil général de la Sarthe)
Juin 2006.**

Jonathan Truillet
Chargé de mission, Conseil général de la Sarthe.

La Sarthe fait partie de ces départements qui, malgré une prépondérance de l'activité agricole, ont connu un essor industriel dès le premier quart du XIX^e siècle. Se fondant sur des ressources hydrauliques importantes et sur une main d'œuvre rurale bon marché, la papeterie, la filature du chanvre et celle du coton y ont connu un essor significatif¹.

Il paraissait donc particulièrement important de documenter cette histoire et le patrimoine industriel qui en découle afin de les replacer dans leur contexte historique, pour les rendre compréhensibles au plus grand nombre. C'est l'objectif que s'est assigné le Conseil général de la Sarthe, en engageant en 2005 un inventaire préliminaire du patrimoine industriel du département. Ce travail a permis d'établir 116 fiches de sites industriels encore existants. Cette documentation sera accessible au public par le biais de la base de données nationale architecture (Mérimée) du ministère de la Culture et de la Communication, diffusée sur Internet.

D) Histoire économique des principaux domaines de l'activité industrielle sarthoise.

La papeterie².

Le premier moulin à papier sarthois apparaît en 1486 aux Bouches-d'Huisne au Mans. Stimulés par les besoins des premières imprimeries ils se multiplient alors dans toute la France au XVI^e siècle. Au cours du XVIII^e siècle, la Sarthe comptera jusqu'à douze de ces petits moulins artisanaux possédant tous une seule cuve, unité de production de base. C

L'augmentation de la demande de papier à la fin du siècle des Lumières provoque, comme dans tout le royaume, la création de nouvelles papeteries. On voit successivement apparaître les

¹ Auffret Marc, *Aspects de la révolution industrielle dans la Sarthe*, dans *Bulletin de la société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 1980, p 79-110. L'auteur propose ici une synthèse remarquable des spécificités de l'histoire industrielle de ce département.

² L'analyse de ce secteur est fondée sur les travaux de Louis André et notamment sur sa contribution *Les papeteries sarthoises : histoire et patrimoine*, dans *La Sarthe, terre d'industrie*, cahier collectif, Edition de la Reinette-Conseil général de la Sarthe, collection *Les Rendez-vous du Patrimoine*, 2006, 32 p.

moulins de Saint-Rémy-du-Plain (Glatigny) en 1771, le petit moulin des Bouches-d'Huisne au Mans en 1774, celui de Cogé à Parigné l'Evêque en 1780. Mais l'élément important de cette seconde moitié du XVIII^e siècle est la fondation de la papeterie de Paillard à Ponce sur le Loir par Elie Savatier en 1763. Avec cet établissement on trouve une véritable manufacture proto-industrielle regroupant de nombreux compagnons papetiers pour fabriquer en quantité un produit spécifique : le papier épais de couleur destiné à emballer les pains des sucres des îles dans les nombreuses raffineries d'Orléans, Nantes et La Rochelle.

L'augmentation de la demande favorise la mécanisation et l'implantation des machines à papier qui remplacent les cuves. Dès 1820, Quetin installe une machine dans sa fabrique de Ponce, bientôt remplacée en 1829 par une seconde plus puissante importée d'Angleterre. En 1835, Montaru mécanise à son tour sa production puis Monsaldy installe une petite machine au moulin de l'Ile à Avoise et Lépine à Loué (La Roche). Cette période voit l'apparition de trois nouvelles papeteries industrielles construites sur le Loir par Joseph-Claude Tonnelier. Fils de l'un des fabricants de papier d'Avoise, il crée en 1843, avec son beau-frère la papeterie mécanique des Navrans à La Flèche. En 1851, il en construit une seconde à La Courbe au Lude puis celle de Varennes à Aubigné-Racan en 1859 équipée de deux machines à papier. Cependant la crise économique générale des années 1880 touche particulièrement les fabriques de papiers courants qui doivent se reconvertir ou se spécialiser. Ainsi la papeterie de Bessé se lance dans la fabrication d'un produit promis à un grand avenir : le papier couché.

Après le second conflit mondial, les papeteries sarthoises se relancent dans un pays en pleine reconstruction. L'usine des Navrans s'arrête en 1951 tandis qu'Adrien Allard rachète celle de Varennes l'année suivante. Cependant les papeteries françaises sont confrontées durant les années soixante au défi de l'ouverture des marchés et de l'Europe. Elles doivent investir pour se maintenir. Dans le même temps la restructuration papetière touche de nombreuses usines devenues trop petites face à la concurrence. Ainsi les papeteries de La Courbe et Ponce ferment définitivement en 1964 et 1968. Tout comme les deux grandes étapes de la mécanisation et de la spécialisation, cette croissance spectaculaire des papeteries sarthoises s'incarne dans les bâtiments dont les surfaces sont régulièrement multipliées.

Aujourd'hui, la Sarthe figure, avec ses trois usines issues d'une riche histoire, parmi les premiers départements papetiers français.

b. L'industrie textile et les tanneries.

A la fin du XVIII^e siècle, l'équilibre économique de la Sarthe reposait essentiellement sur le tissage et le filage du chanvre et du lin. Cette industrie traditionnelle se faisait à l'échelle du groupe familial rural et dépendait étroitement des ressources agricoles locales. Les tanneries constituaient également un élément important de l'économie proto-industrielle sarthoise, puisqu'on en comptait pas moins d'une soixantaine en 1849³. Ces différents secteurs ont progressivement évolué au XIX^e siècle, les structures artisanales laissant alors la place à des manufactures plus modernes.

L'introduction du coton a eu lieu en Sarthe dès le milieu du XVIII^e siècle, à Bessé-sur-Braye sous l'impulsion d'Elie Savatier. En 1805 son fils fait travailler de nombreux ouvriers et possède 400 métiers à tisser, mais ils ne sont pas encore mécanisés⁴. Ce n'est qu'en 1822 que les sources mentionnent l'existence d'une filature de coton mécanique à Vouvray-sur-Loir, dont il ne reste rien aujourd'hui. Ces premières usines textiles sarthoises fonctionnant grâce à l'énergie hydraulique, enrichissent considérablement leur propriétaire. Bien avant 1850, la majorité d'entre eux ont eu les moyens de faire bâtir d'imposantes maisons de maître, à proximité immédiate des usines.

L'activité du tanneur qui consistait à réduire l'écorce de chêne pour en récupérer le tannin afin de l'appliquer aux peaux qu'il avait préalablement préparées, nécessitait un apport important en eau. C'est pourquoi la plupart des tanneries artisanales étaient construites en complément d'une petite minoterie. Au moulin de la Suze-sur-Sarthe, les deux activités sont attestées dans le premier quart du XIX^e siècle. Ici comme ailleurs, le moulin à tan n'était qu'une activité complémentaire pour le meunier. Seulement une roue hydraulique sur les trois disponibles lui était consacrée.

L'énergie thermique a été tardivement introduite dans l'industrie textile sarthoise, et encore servait-elle souvent à prendre le relais des roues hydrauliques parfois défaillantes. Une machine à vapeur coûtait cher et n'était donc qu'à la portée d'entreprises bénéficiant de capitaux. L'introduction des machines à vapeur a également facilité les étapes de préparation des peaux dans les tanneries et notamment celle de la passerie, une des plus pénibles et des plus longues. Cependant, cette modernisation a aussi sonné le glas des petites tanneries artisanales et donné naissance à des entreprises plus grandes dans la seconde moitié du XIX^e siècle. La tannerie de Sillé

³ Notice sur le département de la Sarthe, dans *Annuaire de la Sarthe*, 1849.

⁴ Archives départementales de la Sarthe, sous série 8S 62.

le Guillaume par exemple a été construite à la fin des années 1850 pour François Cebert, avant d'être rachetée par la famille Chatillon au début du XX^e siècle. Les bâtiments sont surmontés d'une halle, munie d'abats-vents en bois. L'ancienne tannerie de Château du Loir est aussi symptomatique de cette évolution. Les bâtiments ont été construits en 1878-79 par la famille Maillard qui a fait fortune dans le commerce du cuir, jusqu'à employer 150 personnes en 1899. La production était spécialisée dans le tannage, tandis que la préparation des écorces était assurée dans des moulins d'Indre et Loire que possédaient les Maillard. La réussite de cette famille est le résultat de l'industrialisation des tanneries en Sarthe à la fin du XIX^e siècle. Leur maison de maître à Château du Loir souligne le chemin parcouru entre les modestes débuts⁵ du tanneur Louis Maillard en 1827 et l'opulence de son petit fils à la fin du siècle.

c. Les industries du feu.

Depuis le XVIII^e siècle, plusieurs hauts fourneaux produisaient de la fonte et du fer dans la Sarthe : à Champrond, à Cordé, ou aux forges de L'Aune. Plus aucun d'entre eux n'est conservé aujourd'hui. Les maîtres de forges sarthois ont en effet subi de plein fouet la concurrence du nord de la France. Certaines entreprises résistent dans la première moitié du XIX^e siècle, comme les forges d'Orthe qui voient pratiquement leur nombre d'ouvriers doubler entre 1815 et 1840. Mais l'issue était entendue : le haut fourneau de Champrond est définitivement éteint en 1866. Beaucoup d'autres suivront⁶.

L'industrie céramique sarthoise a été plus dynamique. Des fours intermittents sont encore visibles dans des tuileries-briqueteries de La Chapelle d'Aligné près de la Flèche et à l'ancienne tuilerie des Saules à Avezé. L'activité de la première est attestée dès le XVII^e siècle, mais les fours en question dateraient seulement du 3^e quart du XIX^e siècle. Les deux fours d'Avezé ne sont pas précisément datés⁷, mais comme les précédents, ils se caractérisent par une surface de chauffe relativement peu importante.

La modernisation de l'industrie céramique trouve également un écho en Sarthe, à travers l'ancienne usine du Bézonnais à Ecommoy. Les vestiges d'un four couché, daté de 1888 y sont encore partiellement observables, sans qu'on puisse toutefois affirmer avec certitude qu'il s'agisse d'un

⁵ Archives départementales de la Sarthe, Enquêtes industrielle de 1841.

⁶ Belhoste Jean-François (dir), *La métallurgie du Maine, de l'âge du fer au milieu du XX^e siècle*, Editions du Patrimoine, 2003.

⁷ Archives départementales de la Sarthe, sous-série 5 M 247. En 1815, Mr Jacques Verdier, demande l'autorisation de construire « un four à tuile » sur cet emplacement.

four de type Hoffmann⁸. L'ensemble de la structure, d'une longueur de cinquante cinq mètres, était alimenté par des gaz venant brûler le charbon pulvérulent préalablement déposé dans le four par des ouvriers.

d. Sciage du marbre, fours à chaux et mines de charbon anthracite dans la vallée de la Sarthe⁹.

La vallée de la Sarthe était réputée de longue date pour la qualité de ses marbres obtenue après polissage de la pierre calcaire affleurant dans la région. La fourniture en 1765 d'un autel à l'église collégiale de Saint-Hilaire de Poitiers par le marchand marbrier Pierre Landeau en montre la diffusion. Ce marbre fait l'objet au milieu du XIX^e siècle d'une industrie véritable, fondée sur le sciage de la roche par utilisation de la puissance hydraulique de moulins à eau animés par la Sarthe, à Sablé et Solesmes. Les établissements "Landeau, Noyers et Cie", exploitant les "marbres de l'Ouest" en sont l'incarnation, avec un marché diversifié.

Les mêmes entrepreneurs vont développer et exploiter des fours à chaux utilisant la pierre de la carrière de Port-Etroit à Juigné, lentille de calcaire primaire corallien affleurant en rive droite face à Solesmes, avec un débouché fluvial tout indiqué. Car la production d'amendements calcaires agricoles explose. Or, la cuisson de la pierre à chaux, après avoir été très anciennement réalisée dans des fours intermittents rustiques fonctionnant au bois (voire dans de simples cavités aménagées en carrière), entraîne en cette période d'expansion chauxfournière, un besoin croissant de combustible, alors que de longue date se fait ressentir la pénurie de bois. La solution est l'utilisation du charbon de terre, voie montrée dès le milieu du XVIII^e siècle dans l'Anjou ligérienne voisine, à Montjean et Chalennes sur le Sillon houiller de la Basse-Loire, ainsi qu'à Angers¹⁰.

L'essor chauxfournier va avoir donc se fonder sur l'essor des mines de charbon, symbole de la révolution industrielle et incarnée en Mayenne et Sarthe par l'anthracite. Les affleurements en sont découverts par divers "inventeurs" au début du XIX^e siècle, en 1809 à Auvers-le-Hamon puis en 1812 près du château de Pantigné, exploités par les propriétaires, Louis-Joachim de Boisjourdan et Henri-Augustin de Charnacé, pour alimenter un four construit sur leur propriété. Ainsi dispose-t-on

⁸ Vantrois, *Enquête sur la région et le développement de la vie économique dans la Sarthe*, 1917.

⁹ L'analyse de ce secteur est fondée sur le travail de Philippe Cayla et notamment sur sa contribution au cahier collectif *La Sarthe, terre d'industrie*, op.cit.

¹⁰ Cayla Philippe, *Les mines et fours à chaux de la Basse-Loire ; Marine du bassin de la Loire...*, Dossiers de l'Ecomusée de Montjean Loire Angevine, 1998-2005.

en Mayenne et Sarthe et en relative abondance, d'un combustible nouveau pour calciner la pierre à chaux dans des fours de grande dimension, au fourneau interne ovoïde, à courte flamme et cuisson continue. L'anhracite de Sarthe et Mayenne va trouver là 90% de ses débouchés. En 1849, d'après Bernard Crenn¹¹, on compte 41 fours alimentés au charbon en Sarthe (20 en 1840) et 195 en Mayenne.

Les sociétés charbonnières se développent donc parallèlement aux fours à chaux. Une bonne partie d'entre elles deviennent d'ailleurs propriétaire de fours, intégrant ainsi les activités de production chaufournière pour s'en assurer les débouchés. Ainsi, le four voisin du château de Viré, portant en cartouche L'AN 1847 FP Mr A OZOU est-il alimenté par l'anhracite de son propriétaire, Achille Ozou initiateur et directeur des mines de Viré en Champagne. Progrès techniques et investissements (machines à vapeur de forte puissance et pompes d'exhaure de l'eau) s'enchaînent. Ils témoignent aussi, par la diffusion de l'innovation, de la parenté géologique et technique des bassins houillers armoricains, comme de la similitude de leur marché chaufournier¹².

La deuxième moitié du XIXe siècle est le temps de la concentration industrielle, rendue nécessaire par des investissements croissants. Elle est menée entre 1850 et 1863 par la puissante Société anonyme des mines de charbon minéral de la Mayenne et de la Sarthe (SMMS). L'intégration chaufournière massive de la SMMS (propriétaire d'une cinquantaine de fours) et son orientation mayennaise, entraîne, dans le cadre d'économies d'échelles, la fermeture des mines les moins rentables côté Sarthe, à Viré et Solesmes, avec recentrage sur le siège de Maupertuis, commune de Juigné¹¹ au nord-est immédiat de Sablé. Le puits principal de l'Alma (rond, à 4 compartiments, 2 d'extraction et 2 d'exhaure de l'eau), exploite jusqu'à 580 m une couche en berceau de "puissance" assez constante (0,50 à 0,90 m d'épaisseur). L'extraction y atteint 25 000 t en 1869 et cesse en 1897¹².

De 1840 à 1875, ces deux secteurs de l'anhracite et de la chaux sont en pleine expansion. Le déclin rapide va suivre, largement lié à la diminution du marché chaufournier, qui fait ressortir les limites de la production de l'anhracite, celles d'un rendement faible du fait de couches étroites et faillées et d'un coût en conséquence élevé. Ajoutons que ce charbon est cendreux et que les réserves du bassin

¹¹ Aubin Pierre, *Sur les pas de l'anhracite*, Bull. Sté archéologique du Maine, 1991, p 52.

¹² En 1827 Jean-Baptiste Dussuc, venant des mines de charbon de Montjean-sur-Loire, apporte l'expérience de l'exploitation alors que Jacques Triger ingénieur sarthois qui valorise Poillé en 1847, invente le caisson pneumatique lui permettant de foncer les puits de la concession du Désert du comte de Las Cases à Chalennes, dans les alluvions humides de la Loire, dans André Louis, *Les mines d'anhracite du Maine au XIXe siècle, La Mayenne Archéologie, Histoire n°23*, 2002

sont faibles. Avec un décalage dans le temps, suit le repli de la production de chaux, provoquée par l'excès de chaulage qui a saturé les sols et par la concurrence de la chaux sidérurgique de l'est français.

II) Patrimoine architectural, technique et social de l'industrie en Sarthe.

a. Les vestiges architecturaux

Les témoignages de l'activité proto-industrielle ne se distinguent guère de l'architecture vernaculaire traditionnelle. Le modèle économique sarthois au XVIII^e siècle reposait essentiellement sur le tissage et le filage du chanvre et du lin, à l'échelle réduite du noyau familial. A Fresnay-sur-Sarthe par exemple, les maisons de tisserands se fondent dans le paysage urbain et se différencient peu des autres habitations.

Les vestiges de la sidérurgie indirecte, pourtant attestée dans le département depuis le XVI^e siècle, sont très peu nombreux avant le XIX^e siècle. A peine peut-on observer un logement de maître de forges du XVII^e à Chemiré-en-Charnie et quelques bâtiments plus conséquents aux forges de l'Aune, datés du XVIII^e siècle. La vaste halle encore visible sur ce site pourrait d'ailleurs facilement être confondue avec une grange agricole.

C'est seulement à partir des années 1830 que l'aspect des nouvelles manufactures sarthoises est devenu plus spécifique. L'équilibre du secteur textile fut alors remis en question par l'introduction progressive du coton et de métiers mécaniques¹³ qui ont entraîné une concentration des activités en un seul lieu. Le symbole de cette première évolution vers l'industrialisation c'est la filature, un vaste bâtiment à étages conçu pour utiliser au mieux l'énergie hydraulique. La plus ancienne conservée est située à la Chartre-sur-le-Loir¹⁴. C'est ici que Théodore Chesneau s'installe en 1837 et fait construire un bâtiment appareillé en pierre calcaire, composé de trois étages. L'édifice est typique des filatures utilisant l'énergie hydraulique. Cette dernière était transmise verticalement aux différents étages qui abritaient 10 000 broches en 1862.

¹³ Le coton est tissé en Sarthe dès 1757 par Elie Savatier, mais ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'il a été filé d'abord à Vouvray-sur-Loir, puis à La Chartre-sur-le-Loir.

¹⁴ Archives départementales de la Sarthe, série 9 M.

Les minoteries se sont elles aussi considérablement agrandies au fur et à mesure de l'introduction de la « *mouture à l'anglaise* ». Cette nouvelle technique permettant de moudre des grains en continu fut introduite pour la première fois en Sarthe à Malicorne-sur-Sarthe en 1831, puis au Moulin du Gord en 1838, soit vingt ans après la première installation de ce type en France. Cette minoterie de Noyen-sur-Sarthe se distingue encore aujourd'hui par son architecture monumentale : quatre étages, dont un sous comble, neuf travées, de vastes baies cintrées et une demie verrière. Les usines métallurgiques ont également été modifiées au cours de cette période. Voici l'exemple de la fenderie de Champrond, construite en 1836. Le dispositif hydraulique interne, en partie sauvegardé, servait à débiter le métal nécessaire à la production des 200 000 fers battus, vendus tous les ans. Alors qu'auparavant on aurait construit semblable bâtiment sur un modèle agricole, le maître de forges recherche désormais une architecture plus fonctionnelle et un bâtiment mieux éclairé.

La seconde moitié du XIX^e siècle confirme ces recherches. Les différentes papeteries construites par Joseph Claude Tonnelier le long du Loir témoignent bien de cette nouvelle conception de la manufacture¹⁵. En 1843, il installe une première affaire au moulin des Navrans à la Flèche, mais c'est seulement à partir de 1850 qu'il fait appel à Charles Callon, un ingénieur hydraulicien, pour la conception de sa nouvelle papeterie du Lude. Plus tard, c'est également lui qui a été chargé de concevoir entièrement sa nouvelle papeterie à Varennes en 1858, puis celle de Cherré vers 1865. Cette architecture d'ingénieur est quasiment identique d'une papeterie à l'autre et permet une utilisation optimale des ressources hydrauliques.

Au fur et à mesure des créations nouvelles ou des agrandissements successifs, la verticalité cède progressivement la place à l'horizontalité dans les usines textiles. C'est le cas de la filature de chanvre de Champagné, dont les premiers ateliers ont été édifiés au début des années 1860¹⁶. Tous les bâtiments conservés aujourd'hui sont sans étages, conséquence logique de l'augmentation du poids des métiers à filer qui sont désormais construits en métal. Ces mêmes dispositions sont visibles à la filature de Bessé-sur-Braye, datée du second Empire. En revanche, les minoteries ont toujours conservé une structure verticale qui facilitait la manutention des grains par gravitation, même après la modernisation des conditions de production. Que l'on songe par exemple aux Moulins de Saint-Georges, au Mans, sur la rive droite de la Sarthe. A la fin du XIX^e siècle, cette minoterie qui est la propriété de Pierre Joseph Jamin et de Joseph Leroux, symbolise en tous point l'usine moderne. Pourtant, l'architecture reste proche de celle

¹⁵ André Louis, *Les papeteries sarthoises : histoire et patrimoine*, dans 303, n° 31, 1991.

¹⁶ Archives départementales de la Sarthe, sous série 8 S 58

des minoteries des années 1830. Les bâtiments qui abritaient 40 meules en 1883 sont construits selon un plan général en U, et disposent de cinq étages.

b. Le patrimoine technique

A la différence de l'Angleterre, la France a longtemps fondé son expansion industrielle sur l'utilisation de l'énergie hydraulique. De ce point de vue la Sarthe a été une « *exagération du modèle national* »¹⁷, puisqu'elle ne comptait encore qu'une douzaine de machine à vapeur en 1847. Logiquement, les dispositifs hydrauliques conservés sont plus nombreux que les vestiges de machine à vapeur. A titre d'exemple, le moulin Pousset de Vouvray-sur-Loir conserve toujours une vaste roue par-dessous en métal. Ce type de roue convenait parfaitement au Loir, une rivière au débit peu rapide et aux petites chutes d'eau. La turbine hydraulique, mise au point à partir des années 1820, convenait également à la plupart des cours d'eau du département et les industriels sarthois y eurent souvent recourt. La plus ancienne est conservée dans la papeterie de Cherré. Il s'agit d'un modèle Fontaine, breveté en 1839. A la fin des années 1860, le propriétaire des lieux fait installer ce dispositif d'une force de quatre vingt six chevaux, permettant d'actionner huit cylindres à broyer les chiffons.

En comparaison, les vestiges des dispositifs thermiques sont beaucoup moins nombreux. Parce que l'achat d'une machine à vapeur nécessitait toujours des investissements considérables, chacun s'attachait à mettre en valeur ce symbole de réussite. En commençant naturellement par la cheminée, « *cette colonne élevée sur son socle dont toutes les proportions doivent être en harmonie* »¹⁸. Celles de la filature de chanvre de Champagné se signalent par l'emploi de briques polychromes à vocation purement décorative. Le soubassement de la cheminée de la manufacture des tabacs du Mans illustre lui aussi cet effort systématique. Elevé au début des années 1880, l'édicule est une structure polygonale appareillée en brique, mais dont les chaînages d'angle sont en pierre calcaire.

Il n'est pas rare non plus que la salle des machines bénéficie de ce souci ostentatoire. Bien souvent, ce bâtiment se distingue du reste de la manufacture par son architecture soignée. Dans l'usine de tissage Laroche de Bessé-sur-Braye - une manufacture somme toute modeste - la

¹⁷ Auffret Jean-Marc, *Aspects de la révolution industrielle en Sarthe*, dans *Bulletin de la société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 1980.

¹⁸ Cordier Edmond, *Les cheminées d'usines*, dans *Bulletin de la société de l'industrie minière*, 1888, cité par Michel Melot, *Comment la beauté vient aux usines*, dans *Archéologie industrielle en France*, n° 46, juin 2005.

façade de la salle des machines est agrémentée par des briques qui dessinent une décoration sobre mais élégante. L'exemple de l'ancienne filature de Crousilles est encore plus significatif. En 1876, alors que les résultats de la manufacture stagnent, Emile Marquet fait installer une machine à vapeur¹⁹. Pour abriter ce nouvel équipement, il finance la construction d'un vaste bâtiment en brique et en pierre de taille. Une balustrade décorative unifie l'ensemble et lui confère une certaine monumentalité.

Les machines de production quant à elles, sont encore moins bien conservées que les dispositifs énergétiques. Le moulin de Malicorne-sur-Sarthe possède encore un magnifique beffroi, représentatif de la modernisation des minoteries sarthoises au XIX^e siècle. Ce dispositif installé à la fin des années 1830 par Monsieur Cuiler-Perron avait une double fonction. D'abord protéger le mécanisme de transmission de l'énergie hydraulique, mais aussi supporter les meules du premier étage, disposées juste au-dessus de lui. Les hasards de la conservation ne permettent que très rarement de pouvoir observer des vestiges illustrant l'ensemble d'une chaîne de production. C'est le cas dans l'ancienne cidrerie-distillerie de Souigné-sous-Ballon. Dans cette petite usine construite dans les années 1940, on produisait environ 150 000 litres de cidre et d'eau de vie de pommes par an. L'ensemble de la chaîne de production du cidre est pratiquement conservée. Les pommes étaient lavées au premier étage dans des cuves en béton. Une fois pressé, le jus de pomme était mis à macérer dans de vastes réservoirs tandis que le marc était séché dans un four de brique.

Autre exemple intéressant, celui de l'ancienne passementerie de Mamers. Elle n'illustre pas une chaîne de production mais les différentes étapes de la modernisation des métiers à tisser. Cette manufacture créée en 1872 par la famille Hervé n'a cessé son activité qu'il n'y a que quelques années. Le site abrite encore un métier à tisser de type Jacquard en bois et en fonte. Sa faible largeur indique qu'il servait à la confection de petites bandes décoratives, tissées mécaniquement grâce à la mécanique Jacquard qui a malheureusement disparu. Cette machine côtoie des métiers à crochet de marque Echert entièrement en métal qui évoquent la modernisation des techniques passementières dans la première moitié du en XX^e siècle.

c. Au-delà de l'usine

¹⁹ Archives départementales de la Sarthe, sous série 7S 210, aménagement et police des cours d'eau non navigables.

La manufacture n'est qu'une partie des paysages industriels façonnés par l'homme. En réalité, l'implantation des fabriques a entraîné l'aménagement de tout un espace environnant qu'il faut prendre en considération. Au premier rang de ces éléments annexes mais pas secondaire se trouvent les logements, qu'ils soient ouvriers ou patronaux. La première cité ouvrière française a été construite en 1826 au Creusot. Néanmoins, certains secteurs d'activités avaient auparavant pris l'habitude de proposer des logements près de la manufacture aux ouvriers les plus qualifiés. Les souffleurs de verre par exemple faisaient l'objet de tous les soins. A la verrerie de la Pierre à Coudrecieux, au moins huit logements existaient au début du XIX^e siècle. Ils ont été remplacés à la fin de ce siècle par trois vastes pavillons de brique. Ces derniers ne devaient être qu'un des quatre côtés d'un rectangle d'habitations qui n'a finalement pas été achevé. L'objectif du propriétaire, le comte du Luart, puis de sa fille la Comtesse de Pontoi-Pontcarré n'était pas d'offrir le logement à chacune des deux cent personnes qui travaillaient pour eux, mais bien de fixer sur place les « gentilshommes verriers » indispensables au soufflage du verre.

En 1840, Le «*Tableau de l'état physique et moral des ouvriers travaillant dans les manufactures de coton, de laine et de soie*» de Louis René Villermé, amorce une prise de conscience de la condition ouvrière. La construction de cités plus vastes où presque tout le personnel pouvait être logé s'est alors généralisée dans des secteurs faiblement qualifiés. En Sarthe, le meilleur exemple de ce paternalisme patronal naissant reste certainement la papeterie de Varennes. Dans cette usine créée en 1858, Joseph Claude Tonnelier a fait construire une série de logement qui forment une vaste barre de près de deux cent mètres de longueur. Une grande partie de ces logements sont à simple rez-de-chaussée et constitués d'une cuisine, d'une chambre et d'un cellier. Une pharmacie assurait gratuitement les soins pour les ouvriers et un débit de tabac servait aussi d'épicerie et de mercerie²⁰. Cette véritable petite ville est entièrement établie autour de la papeterie. Néanmoins, plus le nombre d'ouvriers à loger augmentait, plus cette disposition resserrée s'avérait inadéquate. L'usine d'Antoigné à Saint-Jammes témoigne d'une nouvelle tendance à l'éclatement d'un site industriel, à l'échelle d'un village. Jusqu'aux années 1930, la famille Chappée a encouragé la construction de logements sur des terrains situés au sud et au nord du bourg²¹.

²⁰ Morancé M, *Notices sur les habitations ouvrières dans le Maine*, dans *Bulletin de la Société d'Agriculture Sciences et Arts de la Sarthe*

²¹ Belhoste Jean-François (dir), *La métallurgie du Maine, de l'âge du fer au milieu du 20^e siècle*, Editions du Patrimoine, 2003.

La maison de maître est bien souvent le pendant obligé de l'habitat ouvrier. Elle avait pour fonction essentielle d'exprimer la réussite de la famille et de l'entreprise. La vaste demeure des descendants d'Elie Savatier à Bessé-sur-Braye est avant tout une représentation de soi. Construite en grande partie avant 1829, la maison a été progressivement entourée d'un vaste jardin à l'anglaise, ayant nécessité le creusement d'un ruisseau et d'un lac artificiels. Sur une des lettres à entête représentant l'usine, ce parc est particulièrement mis en valeur par l'usage de fausses proportions, preuve de l'importance qu'on lui accordait²². D'ailleurs, la maison et le jardin sont littéralement collés aux ateliers à shed de la filature, comme pour mieux exposer aux ouvriers les preuves de la réussite et les justifications de la domination. Ailleurs, la maison patronale peut prendre une allure encore plus majestueuse. A Château du Loir, la famille Maillard qui possédait une tannerie employant plus de cent cinquante personnes en 1899, s'est fait construire une vaste demeure qui domine encore la petite ville. Les oculi et les demi-verrières ne sont pas sans rappeler l'architecture usinière, mais les arcatures aveugles et les pavillons latéraux soulignent la noblesse du lieu. En 1896, Emile Maillard fit même réaliser les décors intérieurs, désormais inscrits à l'Inventaire supplémentaire, par des artistes ayant œuvré à l'Opéra de Paris, sous la direction de l'architecte parisien Louis Duchamp.

²² Archives départementales de la Sarthe, sous série 8 S 59
